

passion – pas seulement narcissique – qui porte tous ces personnages, à commencer bien entendu par Freud. Cette passion singulière est vécue par chacun dans le style qui lui est propre, mais aucun n’y échappe : psychanalystes, savants universitaires ou artistes. L’objet, la forme, la manière, en sont distincts pour chacun, mais la passion, elle, est commune. On pense par exemple à cette scène extraordinaire où Picasso, portant un masque baoulé, entre dans une sorte de transe, en présence de ses amis dans son atelier.

Et cette passion se vit dans ce que nous, psychanalystes, ne pouvons appeler autrement que « transfert », Frédéric de Rivoyre le souligne : c’est le transfert des lecteurs aux figures de cette mythologie que nous partageons, c’est aussi le transfert des personnages entre eux, d’où naissent le dialogue, la controverse, l’invention. Chacun pense, élabore, crée, avec et contre l’autre, tout contre bien sûr.

Ce livre se lit, on l’entend, avec intérêt, avec grand plaisir, et pas sans susciter le rêve nostalgique d’un temps que nous n’avons pas connu, mais qui participe de notre mythologie. C’est un rêve, naturellement ! Cet âge d’or n’a jamais existé, sauf évidemment dans l’imagination de ceux qui auraient tellement aimé fréquenter l’atelier de Picasso pour y croiser Dali, Breton, Dora Maar, et tous les autres, ou qui auraient tellement voulu être dans le petit salon de l’hôtel Lutécia le jour où Jacques Lacan y rencontra Karl Gustav Jung. Nous aurions vraiment désiré y être ce jour-là. Mais comme cette rencontre n’a jamais eu lieu...

Il y a des livres dans lesquels on se reconnaît, parce qu’ils captent l’attention, parce qu’ils traitent de questions qui nous touchent, mais aussi

et surtout parce qu’on y retrouve des affinités de style. Ces livres suscitent de l’intérêt pour plus d’une raison, et parfois quelque chose de plus : le regret de ne pas les avoir écrits. Pour ce qui me concerne, l’ouvrage de Frédéric de Rivoyre est de ceux-là.

Daniel Weiss

Jean-Jacques Moscovitz

Rêver de réparer l’histoire...

Psychanalyse Cinéma Politique

Toulouse, érès, Coll. « Le regard qui bat », 2015

Merveilleusement poétique, ce livre fait appel à la psychanalyse car le rêve est pour le psychanalyste et pour l’analysant, la matière même de la cure et, au cinéma, les films sont des rêves que s’offrent les cinéphiles dans des salles obscures. En 1900, changement de siècle, les premières images du cinéma apparaissent et c’est la date de parution de livre créateur de la psychanalyse : *La science du rêve*, livre auquel Freud reviendra souvent pour le compléter et l’améliorer. Le titre du livre de Jean-Jacques Moscovitz *Rêver de réparer l’histoire* convoque le cinéma, qui depuis l’origine a inclus dans ses tournages et dans ses montages des séquences oniriques, projetées dans la nuit des salles de cinéma. Le cinéma est l’art et la culture du XX^e et du XXI^e siècles, les cinéastes sont des artistes qui subliment leurs pulsions et leurs désirs inconscients en réalisant leurs films, souvent avec les plus grandes difficultés. Ils transmettent les traces de l’actuel inscrites dans leur inconscient et dans les métaphores de leur langue, les traumatismes de leurs histoires,

dans notre Histoire. Les témoins et même les témoins des témoins disparaissent et ce sont les artistes qui dans ce troisième temps de la transmission, la culture, le cinéma, nous adressent leurs témoignages. C'est cela que reprend d'une façon très complète et nouvelle, le livre de J.-J. Moscovitz. Il convoque 77 films, et expose son rêve. Ces films vont, projet « admirable », pouvoir réparer la transmission et l'Histoire mise à mal et détruite par la Shoah, ils vont poser la question du Bien et du Mal, et la question, sans réponse, du Pourquoi. Devons-nous, comme l'écrivain Imre Kertesz, prix Nobel, le soutient dans son livre *L'Holocauste comme culture* : après l'écroulement de 2000 ans de civilisation judéo-chrétienne, penser que l'holocauste est désormais notre culture ? On ne peut en parler au passé, c'est notre présent. Peut-on rêver de réparer ou faut-il, avec la psychanalyse, et le cinéma, prendre en compte ce qui est advenu, ce réel qui s'est révélé et se battre comme c'est actuellement le cas, dans l'après-coup désastreux de l'Histoire actuelle où resurgissent crimes et théories abjectes dont nous pensions qu'elles étaient abolies ? Rêver de réparer l'histoire. Avec les 77 films qu'il évoque, J.-J. Moscovitz constitue une véritable filmothèque pour un cinéphile, un étudiant, un intellectuel de notre temps. C'est dans le trésor de ces films que l'on pourra trouver ce qui nous permettra de penser, d'empêcher le pire chez des générations qui viennent, d'empêcher d'ignorer ce qui, avant leur naissance, s'est passé. On peut faire confiance aux artistes et aux psychanalystes. Un film est récemment sorti dans quelques salles à Paris, *La duchesse de Varsovie* (2015) de Joseph Morder, mettant en scène une grand-mère et

son petit-fils. Le jeune homme est déprimé, il ne trouve pas son chemin et justement le cinéaste a décidé qu'il s'échapperait de la réalité, tous les décors, les maisons, les rues, les parents du jeune homme sont peints comme des décors de théâtre Il n'y a que la grand-mère qui est vivante. Elle comprend que son petit-fils qu'elle dit aimer beaucoup ne va pas bien, on n'a jamais voulu répondre à ses questions, et dans un long plan où son visage occupe tout l'écran, elle va lui dire enfin qui sont ses parents, « des enfants cachés », et qui est la duchesse de Varsovie, elle, dans le camp où elle a été déportée. Ce film, qui a l'audace de refuser l'écriture classique, est comme un film d'animation, pour les enfants, et en même temps il transmet l'histoire tragique de la grand-mère. Encore quelques mots, à partir du chapitre cinq, le ton change. Jean-Jacques Moscovitz prend la parole, il dit ce qui a été décisif pour lui, dans son travail d'analysant, de spectateur, d'amateur de films, est le film de Claude Lanzmann *Shoah* où il trouve les réponses que personne n'avait su lui dire sur ce qui s'était passé sous le nazisme, pendant la Deuxième Guerre mondiale, et l'occupation de la France quand il est né. Ces réponses vont lui permettre à son tour d'entendre la parole des analysants qu'il reçoit et qui cherchent à dire l'irreprésentable. Encore faut-il que l'analyste puisse, veuille les entendre. Il y a eu une « rupture » et le discours a changé. Et les films aussi. En 1966, Marcel Hanoun, jeune cinéaste lit les mémoires de Rudolf Hoess, commandant d'Auschwitz. Il s'enferme avec quelques amis, techniciens, comédiens et ils font un film : *Le Procès de Carl Emmanuel Jung*. C'est la fiction d'un tribunal qui juge un criminel de guerre.

Le tribunal est le théâtre de l'Odéon, les acteurs jouent tous les rôles, tout est faux, mais les paroles qui racontent le camp d'Auschwitz sont vraies : l'effet est foudroyant et lève le silence et l'oubli. *Memory of Justice* est le procès de Nuremberg. Marcel Ophüls mêle la vie ordinaire des participants du tournage et des habitants de la ville et les archives du procès. Chaque spectateur devient un véritable participant du film. Dans *Belzec*, Guillaume Moscovitz filme le lieu, le camp, les rails, la gare, le vide. Il n'y a plus rien. On y a exterminé 600 000 personnes venues de toute l'Europe. Les gens du village ne parlent pas ou peu. Que disent les enfants qui vivent là ? Il y a aussi l'inoubliable histoire de Braha Rauffman qui, enfant, à 7 ou 8 ans, a été cachée dans une sorte de cave par une femme du village, Julia. Elle s'asseyait sur le rebord du soupirail et lui parlait et l'encourageait et lui apportait de la nourriture. Quand elle est sortie, elle a regardé le ciel et les étoiles et a demandé ce que c'était, au milieu des villageois qui pleuraient. C'est la répétition de l'histoire de ce jeune garçon, Gaspar Hauser en Allemagne, au XVIII^e siècle, sorti d'on ne sait où, et qui n'avait rien connu auparavant, sauf « l'homme » qui venait le voir et lui parlait. Enfin le livre relate l'extraordinaire dialogue avec Françoise Dolto, au sujet du film *Shoah*. La psychanalyste d'enfants, la petite fille chrétienne répond aux questions de Jean-Jacques Moscovitz. Elle est allée, seule, voir le film. Elle répond aux questions sur la vie et la mort, sur le bien et le mal, sur le conscient et l'inconscient. Ce sont les mots de « dignité humaine » qui lui paraissent essentiels et qui ont surgi du film de Lanzmann. *Rêver de réparer l'histoire*, le livre où se

construit notre présent, entre Histoire, Cinéma et Psychanalyse.

Maria Landau

Christine Dal Bon
Oublier son nom
Paris, Éditions Imago, 2014

Dans ce livre captivant, Christine Dal Bon traite un cas d'oubli de nom propre, celui d'un homme dit « l'Amnésique de Collegno », survenu pendant la Grande guerre, sujet de nombreuses controverses, malgré des preuves incontestables que cet homme fut un intellectuel et un scientifique du nom de Giulio Canella. À la lumière de nombreux faits restés occultés pendant de longues années, Christine Dal Bon rétablit pas à pas, grâce à un travail détaillé et minutieux, une vérité restée sans écho pendant des décennies, piétinée par les autorités suspicieuses d'une Italie emportée par la dérive fasciste.

Ce livre, préfacé par Michel Plon, mérite tout notre intérêt d'analystes par l'importance qu'il accorde à la vérité du sujet, celle d'un homme ayant perdu la mémoire de son nom dans une guerre sans merci. Pour des raisons politiques, livré à la violence d'un mensonge imposé par le pouvoir fascisant des années 1920, cet homme, amnésique, se trouve une fois encore dépossédé de son nom, pourtant retrouvé et à nouveau habité. La contrevérité affirmant que Giulio Canella n'était pas lui-même mais un criminel en cavale, fut distillée par un pouvoir falsificateur. Elle est volontiers acceptée par l'opinion publique : ce mensonge étend son règne allègrement, facilement comme une évidence, puisque garantie par la